

les libéraux arriver au pouvoir, laisser tomber l'infâme organisation de jobbers, de voleurs et de gibiers de pénitencier qui lurront le peuple avec le mot protection et le ruinent avec des taxes, alors vous verrez un gouvernement réellement honnête, patriotique et constitutionnel.

M. LADOUCEUR—(laissant le bras de son ami) Comment vous osez dire qu'il y a des honnêtes gens parmi les rouges, des hommes qui ont soutenu l'Institut, ont terré Guibord, volé des millions au Canada dans l'affaire des Steel rails, l'élargissement des canaux, l'achat de la ferme Gale et de la propriété Bollerive, le contrat des nut locks et les avances de \$4,000 à l'Eclairneur !

Non, non, ce ne sont pas des honnêtes gens ceux qui sont les ennemis les plus mortels de l'église, ceux qui ont volé pour l'abolition des dimos et qui ont mérité les censures ecclésiastiques ! !

M. LABONTÉ—Vous en avez menti ! Vous êtes comme le reste de vos amis, des ignorants, des bigots, des tartufes, des cafards, que vos chefs mènent par le bout du nez. Votre parti ne se maintient au pouvoir à Québec que par les votes des députés qui se sont vendus comme des veaux. Vos principes, c'est le pouvoir, des contrats et des places du gouvernement.

M. LADOUCEUR—Vous êtes un vieux fou. Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous, comme tous vos pareils, vous êtes de la crasse politique et la honte de notre nationalité, c'est rendu à un point où Joly, un protestant, ne veut plus passer pour votre chef.

M. LABONTE—Fermez votre gueule, vieux polisson, dites encore un mot et je vous donne une poque sur l'œil.

M. LADOUCEUR—Vous ne pouvez pas le faire, vieux mal va (Il ôte son habit et se met à danser autour de son adversaire.) Je puis s..... la volée à tout le parti rouge à partir de votre Luc jusqu'au petit Messier.

M. LABONTE—Nous allons voir ça. (Il ôte son habit) vieux coquesirope que vous êtes !

M. Ladouceur s'élança sur lui et lui donna deux coups de pieds pendant que ses bras étaient embarrasés dans ses manches d'habit. Dans une seconde les mouvements de M. Labonté étaient libres et il frappa M. Ladouceur sur le nez avec sa canne. Pendant que ce dernier étanchait avec son mouchoir le sang qui lui coulait du nez M. Labonté lui asséna deux nouveaux coups bien appliqués. M. Ladouceur courut au milieu du macadam et ramassa des cailloux. Il cassa deux carreaux dans un magasin avant d'atteindre son ennemi à la tête. Celui-ci à son tour prit un caillou et attrapa une femme de l'autre côté de la rue. Il ramassa un autre projectile qui manqua M. Labonté et donna un black eye à un policeman arrivant pour rétablir l'ordre. Le lendemain matin ils parurent devant la cour du recorder qui les condamna chacun à \$10 ou deux mois. Aujourd'hui MM. Ladouceur et Labonté, se sont raccordes et ils pensent



LES PROCHAINES REGATTES

Dans les courses qui sont commencées hier à Québec, ce pauvre Joly n'a pas de chance avec Chapleau.

Ladébauche qui les regarde parie en faveur du dernier.

plus que jamais que les journalistes doivent mettre moins d'aérimonie dans leurs discussions politiques.

PHILOSOPHIE POPULAIRE.

(Fin.)

PAR UN KIOUKIOU BIEN ELEVE.

—Venez, Monsieur Poulain, lui criai-je ; vous dites que vous êtes une créature bien plus noble et meilleure que nous autres de la race porcine, n'est-ce pas ?

—Pardon, excuse, monsieur..... monsieur....., balbutia-t-il.

—Porchet pour vous servir, l'interrompis je avec un grand salut.

—Monsieur Porchet, j'ai seulement dit que je croyais le travail meilleur que la paresse, la patience supérieure à la présomption, et même la souffrance dans le travail pour son prochain préférable à l'égoïsme.

Je lui jetai un regard plein de dignité, pendant qu'il débitait cette sottise, et lui dis tranquillement, lui montrant mamzelle Gorotte :

—Vous n'êtes pas sérieux ?

—Certainement, je le suis.

—Oh ! m'écriai-je en redressant la tête, fermant à demi les yeux et donnant un tour tout à fait aristocratique à ma quoue. Ecoutez-moi, monsieur Poulain. En ces matières, nous devons imiter les autres animaux. Prenez les animaux inférieurs. Prenez l'homme. Aime-t-il le travail, la patience, la souffrance ? Non. Il travaille, la pauvre bête, mais s'il pouvait s'en empêcher..... Pour l'homme qui n'est pas condamné au travail, se demande-t-il jamais de quelle utilité il est dans le monde ? Cela le rendrait misérable d'y penser. L'utilité ! qu'est-ce que c'est ? C'est ce qui nous rendrait heureux. Si l'homme ne manque de rien, pourquoi travaillerait-il plus que nous, qui n'avons rien à faire pour vivre ?.....

—Mais je parle de l'utilité pour

son prochain, interrompit monsieur Poulain ; on peut travailler pour les autres.

—Voulez-vous me dire, ripostai-je, en m'emportant légèrement, voulez-vous dire à un porc de mon expérience que je devrais me rendre misérable pour faire le bonheur de mon prochain ? Quelle idée sottie ! Qu'est-ce que c'est que le bonheur, s'il vous plaît ? Ne consiste-t-il pas réellement à manger toute la grasse après-dinée, et puis à dormir dans un bon lit de boue, au soleil en été, et l'hiver sur une bonne litière de paille pas trop nette ?

—Pour moi, grogna étourdimement mamzelle Gorotte, je me suis laissé dire que les hommes ne peuvent manger plus d'une demi-heure à la fois ; seulement, il y a des riches qui demeurent deux heures à table.

—Les pauvres bêtes ! soupirai-je. Hélas ! toutes les créatures n'ont pas les mêmes avantages ; mais il ne faut pas les mépriser pour cela ; tout au plus les plaindre, comme j'ai déjà dit. Dites donc, n'est-ce pas une habitude chez l'homme de tâcher de faire travailler pour lui-même son voisin ?

—Oui, répondit monsieur Poulain, braniant la tête.

—Et puis, continuai-je, prenez les au mieux. Les plus gros d'entre eux ne paraissent-ils pas plus heureux que les autres ? L'expérience m'a appris que, plus ils veulent nous ressembler, plus ils engraisent et deviennent paresseux. Leur bouche devient un petit muscau. Leur corps s'appesantit comme le nôtre ; et j'en ai vus qui ne pouvaient marcher plus vite que les plus vieux de notre race.

Ici je fis une pause, car mon enthousiasme m'avait tout essouffé, et en regardant autour de moi, j'aperçus un morceau de pomme tout près de la patte de derrière de cette chère mamzelle Gorotte. Je m'en approchai tout doucement, réussis à l'enlever sans éveiller ses soupçons, Monsieur Poulain me sou-

riaient avec malice, et je dois dire que je m'oubliai jusqu'à lui répondre par un clin d'œil.

Mamzelle Gorotte nous laissa en ce moment-là, et monsieur Poulain parut plongé dans une pénible méditation.

—Non, non, lui dis je en savourant le reste de ma pomme, la vie nous a été donnée pour jouir ; traitez-moi d'épicurien si vous voulez. Le travail est bon pour les esclaves. La patience pour les chétifs, et l'abnégation pour les sots. Tant que le monde durera, nous, la race antique des pourceaux, nous demeurerons fidèles à nos mœurs, nos traditions, et dignes de notre haute destinée, et vous pouvez être sûr l'homme finira par nous imiter !

Et sur ce, je présentai la queue à monsieur Poulain en signe d'adieu, et, sentant que j'avais déjà trop longtemps négligé les solides devoirs de la nature, je suivis mamzelle Gorotte dans la cour.

B.

CORRESPONDANCE.

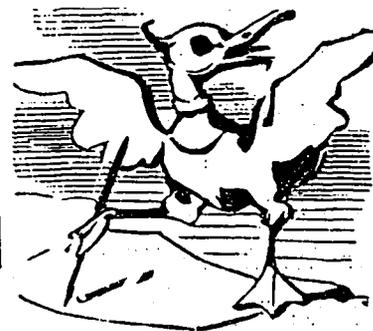
M. le Rédacteur,

Un correspondant officieux a surpris votre bonne foi et vous a fait publier un vrai canard samedi le 15 mai, au sujet de la pêche au Doré au Pont Viau par un notaire et membre du Club de Protection le 2 mai et le dimanche suivant.

J'accompagnais ce monsieur ces jours-là et je puis affirmer sur parole d'honneur qu'il n'a pas pêché de doré ni autres poissons prohibés, ce que je puis affirmer par affidavit et par d'autres personnes qui étaient présentes, s'il devient nécessaire. Comme cette correspondance n'a pu produire un mauvais effet et aigrir les bons habitants du Pont Viau, j'ose espérer que vous publierez cette rectification et je vous laisse mon adresse.

Un autre pêcheur.

P. S.—J'apprends depuis que votre correspondant est M. St. Georges, qui a colporté partout sa correspondance avant de vous la faire parvenir. Et je me demande pourquoi il n'a pas eu le courage de porter l'affaire devant le tribunal plutôt que de se couvrir du voile de l'anonyme, et par ce moyen protéger le public auquel il se prétend si dévoué Pont Viau, 21 Mai 1880.



COUACS.

Nous avons le plaisir d'entendre M. Lejeune, le plus brillant conférencier qui ait encore visité notre pays. Son esprit est un feu d'artifice continuel. Il se rend prochainement à Québec où les applaudissements des lettrés ne lui feront pas défaut.

* *